

La diffusion du livre romantique à Liège: quelques glanes

Le romantisme français a reçu, dans les années qui précèdent l'indépendance de la Belgique, un accueil plus chaleureux et des ralliements plus massifs à Liège qu'à Bruxelles. Alors que la plupart des revues et journaux de la future capitale se signalent encore par leurs critiques réticentes, voire hostiles à l'égard du courant romantique français¹, un critique, qui signe d'un «Y» – il pourrait s'agir, d'après Gustave Charlier, de Jules Van Praet, ami de Stendhal² –, insère sept longues lettres dans les colonnes du *Mathieu Laensbergh*, entre février et avril 1826. Dans un esprit assez proche de celui du *Globe*, Y se propose rien moins que de «lever la bannière romantique³» dans la feuille liégeoise, et il précise d'emblée la teneur de cette littérature nouvelle qu'il salue:

On peut être romantique et se moquer des inversions et des absurdités sentimentales de M. d'Arincourt, ainsi que des bizarreries d'*Atala*, de *Han d'Islande*, etc.⁴

* Université de Toronto.

¹ Dans leur introduction au catalogue de l'exposition *Le Romantisme au pays de Liège*, publié par le Musée des Beaux-Arts en 1955, Rita Lejeune et Jacques Stiennon proposent une explication sociologique à cette francophilie liégeoise: la chute de la domination française sur la région en 1815 n'a pas brisé les attaches avec la France parce que la génération qui arrive à maturité entre 1820 et 1830 a été élevée et éduquée dans les lycées impériaux, cultivant l'admiration de la littérature française. A cela s'ajouterait le fait que beaucoup de familles françaises d'intellectuels s'étaient alors fixées dans la région, à l'image des frères Rogier, futurs animateurs du *Mathieu Laensbergh* et architectes de la Révolution belge.

² Quelle que fût son identité, le critique Y était un lecteur du *Racine et Shakespeare* de Stendhal, comme le prouve la définition du romantisme qu'il propose et qui reconduit la distinction stendhalienne entre romantisme et classicisme: «La littérature romantique est celle qui a pour but de répondre aux besoins actuels des esprits, sans s'inquiéter aucunement des exigences qui ont pu exister à une époque antérieure et de la manière dont elles ont été satisfaites. La littérature classique, au contraire, est celle qui, pleine d'une admiration exclusive pour la manière dont de grands écrivains ont contenté les besoins littéraires de leur siècle, ne veut pas qu'aujourd'hui l'on s'écarte de leur manière, alors même que ces besoins seraient changés.» (Y, «Du romantique», dans *Mathieu Laensbergh*, 26 février 1826).

³ Y, «Du romantique», dans *Mathieu Laensbergh*, 11 février 1826.

⁴ *Ibid.* Les nombreuses inversions et autres bizarreries syntaxiques qui pullulaient dans les romans du vicomte d'Arincourt lui ont valu des railleries sans nombre. On en trouve trace au début d'*Un grand homme de province à Paris*, sur une affiche que lit Lucien de Rubempré.

Le rapprochement entre Chateaubriand, Hugo et le vicomte d'Arincourt peut sans doute surprendre aujourd'hui. Il s'explique pourtant par le succès phénoménal – à rendre jaloux un Lucien de Rubempré fraîchement arrivé à Paris – que connut son roman *Le Solitaire* sous la Restauration⁵. Dans la même lettre, Y envoie un deuxième coup de semonce :

grâce aux romantiques, M. Auger⁶, de l'Académie française, est aujourd'hui, en littérature, un personnage aussi plaisant que l'inversif vicomte⁷,

ce qui réduit le chef de file des classiques au même rang symbolique que le plus populaire des romanciers du moment. Trois mois plus tard, pour répondre aux critiques émanant des rangs classiques, et profitant de l'échec au Théâtre Français du *Siège de Paris*, la dernière tragédie d'Arincourt, le critique assène :

quiconque se tient un peu au courant de ce qui se passe dans le monde littéraire, sait que rien sur la terre n'est plus opposé au romantisme que le genre de M. d'Arincourt⁸.

Ne concluons pas à l'acharnement et précisons le genre de moulins à vent contre lesquels Y se bat : les classiques ne sont pour lui que les plus visibles des adversaires au romantisme. A Liège, comme à Paris où Charles Nodier avait mené quelques années plus tôt une vigoureuse campagne contre le roman frénétique⁹, le vrai danger émane de romans – assimilables à ce que Sainte-Beuve baptisera la « littérature industrielle » quelques années plus tard – où les procédés esthétiques du romantisme sont galvaudés, de ces romans « pour femmes de chambre » que Stendhal opposait aux « romans pour les salons¹⁰ ». La réaction moribonde des classiques serait moins à craindre, selon ces critiques, que

⁵ Le roman connut un premier tirage de 2500 exemplaires et fut retiré à plusieurs reprises au cours de l'année 1821 pour atteindre 8400 exemplaires, sans compter une contrefaçon bruxelloise. La barre des 10 000 fut atteinte en 1822, tandis que le roman était traduit en allemand, en anglais, en hollandais, en italien, en danois, en espagnol, en polonais, en suédois, en portugais et en russe. *Le Figaro* du 9 septembre 1858 résumera bien l'ampleur de l'événement : « le *Solitaire* fit une révolution dans la littérature et dans le monde. On se l'arracha : jamais, entendez-vous, jamais, ni M. de Lamartine, ni Hugo, ni Dumas, n'obtinrent un succès pareil. Il eut en fort peu de temps 27 éditions. Il fut traduit dans toutes les langues ; la mode s'en empara : tout fut au *Solitaire* et le nom en est resté à une couleur... On en fit des tableaux, des gravures, des chansons ».

⁶ Louis Auger s'était signalé en 1824 par un discours virulent devant les chambres de l'Institut, au cours duquel il parla du romantisme comme d'une « littérature de cannibales ». C'est pour lui répondre que Stendhal écrivit *Racine et Shakespeare*.

⁷ Y, « Du romantique », dans *Mathieu Laensbergh*, 11 février 1826.

⁸ « Du Romantisme. A propos d'une tragédie nouvelle de M. d'Arincourt », dans *Mathieu Laensbergh*, 14 avril 1826.

⁹ Voir à ce propos notre article « Charles Nodier, "majordome des romantiques" et le roman frénétique », dans M.-A. Beaudet, L. Bonenfant, I. Daunais, dir., *Les Oubliés du romantisme*, Québec, Nota Bene, 2004, pp. 171-183 (« Convergences »).

¹⁰ Stendhal, « Projet d'un article sur "Le Rouge et le Noir" », dans *Le Rouge et le Noir*, Paris, Gallimard, 1972 [1830], p. 561 (« Folio »).

¹¹ Pour une analyse plus en profondeur de cette réception critique, on consultera l'ouvrage classique de Gustave Charlier, *Le Mouvement romantique en Belgique (1815-1850)*, Bruxelles, Palais des Académies, 1948-1959, 2 vol.

la confusion entre l'esthétique romantique et l'outrance paralittéraire¹¹.

Les craintes du mystérieux Y étaient-elles fondées? De quelle diffusion bénéficiaient les livres romantiques et leurs concurrents dans la principauté? Cet article voudrait lever un coin du voile en suivant la piste des catalogues de libraires et de cabinets de lecture publiés à Liège entre 1829 et 1844.

A LA VEILLE DE L'INDÉPENDANCE

La présente étude porte sur les catalogues de librairies à vocation exclusivement littéraire, soit le catalogue de la librairie Collardin (1829, même date pour le supplément), celui de la Bibliothèque d'abonnements de Duivivier (1834, un supplément la même année et un autre en 1837), ainsi que le catalogue du cabinet de lecture de la veuve Castiaux-Massart (1844)¹². Le relevé effectué sur la première série du catalogue de 1837 de la Bibliothèque d'abonnements de Duivivier – qui correspond à son fonds d'avant 1830 – montre sans surprise la nette domination quantitative du roman, ce genre comptant pour plus de 90% des titres repris au catalogue. Plus significative est la liste des auteurs les mieux représentés, qui ne correspond guère au panthéon dressé par les histoires littéraires du romantisme.

Parcourons les premières lignes du tableau suivant: Madame de Montolieu, tient sa place de choix aux hiérarchisations de l'époque, qui tendaient à classer les œuvres étrangères peu renommées – généralement anglaises ou allemandes – au nom du traducteur. C'est donc plutôt Walter Scott, dont on sait la gloire à l'époque, qui tient le haut du pavé, devant Fenimore Cooper. Ensuite viennent Madame de Genlis et Auguste La Fontaine, écrivain préromantique allemand qui enthousiasmait depuis longtemps le public par sa sentimentalité outrée. Suit Pigault-Lebrun, qui, depuis *L'Enfant du Carnaval* (1796), a donné les grands succès de ce que l'on a appelé «le genre gai¹³». Le genre sentimental revient aux romancières aristocratiques ou pseudo-aristocratiques: Mesdames de Flahaut de Souza, Barthélémy-Hadot, de Choiseul-Meuse, etc. Ducray-Duminil, héritier des romanciers gothiques anglais, referme le cortège des écrivains qui ont connu le sommet de leur gloire sous l'Empire: Paul de Kock débute en 1813, le vicomte d'Arincourt en 1818 et Théophile Dinocourt, spécialisé dans les romans historiques teintés d'imagerie frénétique, en 1822. Enfin viennent Chateaubriand, le grand sacheur du mouvement romantique, Victor Hugo, son enfant sublime,

¹² Plus généralistes, les catalogues de la librairie Lemarié (1829) et de la bibliothèque d'abonnement de Lenoir (1827) n'ont été utilisés que pour vérifier les tendances.

¹³ Ces sous-catégories génériques, quelque peu artificielles bien entendu, sont celles de l'époque. Le libraire Marc les décline notamment dans son *Dictionnaire des romans anciens et modernes ou Méthode pour lire les romans, d'après leur classement par ordre de matières; dédié à tous les abonnés des cabinets de lecture*, Paris, Marc et Pigoreau, 1919.

¹⁴ La citation des œuvres de jeunesse de Balzac (*Clotilde de Lusignan, La Dernière Fée, ou la Lampe merveilleuse* et *Wann-Chlore*) sous ses divers pseudonymes, est surprenante: il est probable que la

Auteur	Titres	Auteur	Titres
Madame de Montolieu	28	F. Ducray-Duminil	8
Walter Scott	27	Paul de Kock	7
Madame de Genlis	25	Théophile Dinocourt	6
Auguste La Fontaine	21	Vicomte d'Arlincourt	5
Pigault-Lebrun	21	Chateaubriand	5
Fenimore Cooper	16	Anne Radcliffe	4
Madame de Flahaut de Souza	13	Honoré de Balzac	4
Madame Barthélémy-Hadot	11	Victor Hugo	3
Madame de Choiseul-Meuse	8		

Un tel répertoire – déjà incomplet puisqu’il ne prend pas en compte les ouvrages anonymes – n’offre qu’une réalité partielle, dans la mesure où il repose sur le nombre de titres et non sur les tirages¹⁵. Cette liste recoupe néanmoins celle établie, sur des critères comparables, par Françoise Parent-Lardeur sur l’ensemble des catalogues de cabinets de lecture à Paris¹⁶. Elle coïncide également dans les grandes lignes avec les choix du libraire liégeois Collardin, dont témoigne un supplément à son catalogue explicitement consacré aux écrivains les plus en vue. Y sont cités, dans l’ordre décroissant du nombre de titres: d’Arlincourt, Picard, Madame de Montolieu, Walter Scott, Cooper, Pigault-Lebrun, Victor Ducange, Paul de Kock, Mesdames Cottin, Barthélémy-Hadot et de Choiseul-Meuse, Auguste la Fontaine, Ann Radcliffe et Madame de Flahaut Souza. Voilà qui illustre bien les goûts du temps: le libraire Collardin, disposant pourtant d’un stock non négligeable, est contraint pour attirer le chaland de présenter ces romanciers dans un document à part.

libraire a ajouté ces titres à son fonds lorsque Balzac s’est trouvé très lu et contrefait. On y trouve même *Le Vicaire des Ardennes*, alors que ce roman avait été saisi et mis au pilon pour obscénité dès 1822.

¹⁵ Des relevés effectués dans la série F18 II des Archives Nationales, consacrée aux registres des déclarations d’imprimeurs, font apparaître un tirage moyen de 1400 exemplaires pour un roman. Les *Souvenirs de Félicie* de la comtesse de Genlis sont tirés à 1000 exemplaires en 1821, de même que le *Bertram* de Maturin traduit par Nodier et Taylor. Les éditeurs tendent plutôt à multiplier les petits tirages, à l’instar du *Château de Kenilworth* de Walter Scott, tiré à 2000 exemplaires, puis deux fois à 1000 exemplaires en 1820.

¹⁶ Françoise Parent-Lardeur, *Lire à Paris au temps de Balzac. Les cabinets de lecture à Paris 1815-1830*, Paris, Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 1981, pp. 226-238.

¹⁷ Ce chiffre provient de relevés effectués dans la *Petite bibliographie biographico-romancière* de l’éditeur Pigoreau, ainsi que dans les catalogues modernes suivants: Marc Loliée, *Romans noirs, Contes de Fées, Contes fantastiques, Le Merveilleux, Pré-surréalistes, Esotérisme. Livres et autographes*, Librairie Marc Loliée, 40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris, Catalogue n° 79; et Librairie Henner, *Le*

A observer les genres plutôt que les noms d'auteurs, les résultats diffèrent peu : il a paru une centaine de romans « frénétiques » au cours de la Restauration¹⁷ ; Duvivier en retient seize, aux titres aussi évocateurs que *Le Spectre de la Galerie du château d'Estalens, ou le Sauveur mystérieux, Romalino, ou les Mystères de Monte-Rosso* ou encore *Lord Ruthwen, ou les Vampires*¹⁸. Le « roman terrifiant » dans son ensemble, tel qu'Alice Killen l'a étudié¹⁹, devient le genre le plus goûté du public après le roman sentimental²⁰. Par comparaison, les représentants « officiels » du romantisme poétique et romanesque ne sont représentés que par six titres, trois pour Hugo et trois pour Lamartine²¹ dont Daniel Droixhe a montré que son succès tenait moins, à Liège, à une éventuelle reconnaissance du romantisme naissant qu'à une propagande catholique active²². Hors ce dernier, aucun recueil de poésies romantiques n'a donc passé la frontière.

La représentation du romantisme augmente dans le second supplément au catalogue de la librairie Collardin. Celui-ci retient à peu près 130 « romans nouveaux », pour la plupart publiés entre 1824 et 1828. Le roman romantique y fait une apparition remarquable : à côté des trois romans de Victor Hugo, dont une édition contrefaite du *Dernier Jour d'un Condamné*, on trouve *Les Soirées de Walter Scott à Paris*, recueil de contes de Paul Lacroix, alias le Bibliophile Jacob, et *Cinq-Mars* de Vigny, dans sa quatrième édition revue et corrigée. Le roman noir n'a quant à lui pas disparu²³, mais l'empreinte de son avatar français s'est estompée, preuve de la fugacité de sa vogue. Enfin, du côté des œuvres complètes, marché particulièrement juteux à Paris après l'Empire afin de regarnir les bibliothèques privées aristocratiques détruites par la Révolution, on trouve dans le second supplément de Collardin les auteurs contemporains suivants : Parny, l'abbé Delille, Madame de Genlis, Byron, Chateaubriand (imprimé à Bruxelles en 28 volumes), Madame Tencin chez Duvivier, et il faut y ajouter les *Œuvres complètes* de Lamartine (4 vol in-18, édition probablement

Roman de terreur ou roman noir en France de 1760 à 1830, à l'enseigne de la librairie (9 rue Henner, 75009 Paris), 1977.

¹⁸ Respectivement aux numéros 1627, 1601 et 615 de son catalogue de 1837.

¹⁹ Alice M. Killen, *Le Roman terrifiant ou roman noir de Walpole à Anne Radcliffe et leur influence sur la littérature française jusqu'en 1840*, Paris, Honoré Champion, 1924.

²⁰ C'était aussi l'avis de l'éditeur Pigoreau, qui écrit : « Les uns aiment le genre gai, d'autres le genre noir ; ceux-ci le roman historique ; ceux-là les brigands, les cavernes, etc. Nous nous bornerons aux romans noirs et aux romans gais, comme à ceux qui sont le plus souvent demandés » (Antoine-Nicolas Pigoreau, *Sixième supplément à la Petite bibliographie biographico-romancière*, Paris, Pigoreau, décembre 1823, p. IV).

²¹ *Bug-Jargal*, *Han d'Islande* et *Le Dernier Jour d'un Condamné* pour Hugo (numéros 133, 437 et 1354). *Méditations poétiques*, *Nouvelles Méditations poétiques* et *La Mort de Socrate* pour Lamartine (numéros 664, 765 et 1514).

²² Daniel Droixhe, « Réflexions sur les catalogues de librairie à Liège dans la première moitié du XIX^e siècle », dans J.-Y. Mollier, dir., *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e siècle*, Paris, IMEC éditions, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997, pp. 334-335. C'est Daniel Droixhe qui a initié la présente recherche : qu'il en soit remercié.

²³ S'y trouvent des romans de Radcliffe, de Charlotte Smith et de M. R. Roche.

contrefaite, puisqu'on propose aussi une édition parisienne en 2 volumes in-8°), ainsi que l'édition en 72 volumes in-12 de Walter Scott que donne le libraire Lemarié à Liège entre 1827 et 1829, sur la base de celle publiée à Paris par Gosselin, mais «imprimé[e] avec le plus grand soin, en caractères neufs», pour concurrencer l'édition bruxelloise en 120 volumes in-32.

APRÈS 1830

L'année 1830 est marquée tout à la fois par la naissance institutionnelle d'une littérature nationale belge, par la Révolution de Juillet et par la bataille d'*Hernani*, qui consacre définitivement le mouvement romantique. La conjonction de ces faits explique sans doute la forte percée du romantisme dans les catalogues liégeois pour la période 1830-1844. On peut observer cette rupture en comparant le contenu: par exemple, les «romans nouveaux» de Collardin (1829) dont il était question plus haut, et le supplément au catalogue de Duvi vier (1834²⁴). Ce dernier consomme la chute des genres «industriels» de la Restauration (frénétique notamment). Le premier est remplacé par les tenants du roman historique (Lamothe-Langon, Dinocourt, ... toujours sous l'égide de Walter Scott), ainsi que par la mode des contes fantastiques, tels les *Contes et Fantaisies* de Hoffmann, les *Contes fantastiques et littéraires* de Jules Janin et les *Contes bruns* de Rabou, Chasles et Balzac²⁵. Quant aux romans gais et sentimentaux, ils sont continués par leurs anciennes gloires (Paul de Kock particulièrement), ou trouvent une nouvelle vitalité dans la comédie de mœurs et le drame bourgeois, sous la plume d'Eugène Scribe et de Casimir Delavigne notamment. Le second trait marquant de ce catalogue de 1834 est l'apparition de ceux qui seront les grands noms du roman-feuilleton après 1836: les romans maritimes d'Eugène Sue, les romans historiques consacrés au Languedoc de Frédéric Soulié et les drames romantiques d'Alexandre Dumas. Notons également le triomphe de Balzac, qui compte 21 titres, parmi lesquels ses œuvres de jeunesse, devenant ainsi l'auteur le plus apprécié à Liège. Les grands noms du romantisme sont également présents: par ordre décroissant de titres, on trouve Hugo en tête, avec *Notre-Dame-de-Paris* et quatre drames, suivi du bibliophile Jacob, de George Sand, de Musset, puis de Desbordes-Valmore, Sainte-Beuve, Alphonse Royer, Lamartine, Nodier, Vigny et Mérimée. Autant dire tous les ténors du romantisme, qu'ils s'expriment en prose, en poésie – les dernières éditions des *Odes* et des *Chants du Crépuscule*²⁶ brisent dans ce genre le monopole

²⁴ Le supplément au catalogue de 1837 de Duvi vier reprend en l'augmentant de 200 titres celui de 1834: les tendances décrites s'y confirment.

²⁵ Respectivement aux numéros 1851, 1776 et 1744 du supplément au catalogue de la librairie d'abonnements Duvi vier. Signe de son succès, Balzac est désigné comme seul auteur des *Contes bruns*.

²⁶ Aux numéros 1878 et 1967 du catalogue de 1834.

de Lamartine – ou au théâtre. Ce catalogue ouvre enfin ses portes aux cadets du mouvement romantique, encore peu connus à Paris (Roger de Beauvoir, Alphonse Karr et Alphonse Brot), signe que la reconnaissance symbolique du romantisme vaut désormais, en périphérie, pour un gage d'intérêt, presque indépendamment du succès potentiel du titre. Le romantisme a gagné l'élite intellectuelle, et il ne tarde pas à se propager dans tous les domaines de la librairie, à tout ce qui se lit tant parmi les femmes de chambre que dans les salons.

A ce moment, le romantisme est véritablement omniprésent, et ce dans tous les genres littéraires. La disparition des cénacles et le développement du roman-feuilleton vont rendre cette influence plus diffuse. Le catalogue de la veuve Castiaux-Massart (vers 1845) reflète cet aplanissement. Les vieilles gloires réapparaissent, notamment le vicomte d'Arincourt, Ann Radcliffe, Madame de Genlis, Walter Scott, Ducray-Duminil et Pigault-Lebrun. Par ailleurs, et de façon très nette, le roman-feuilleton, constamment contrefait, devient la valeur sûre : derrière Paul de Kock et Balzac, crédités de trente et de quinze titres, on trouve dix œuvres de Frédéric Soulié, l'auteur des *Mémoires du Diable*, neuf titres d'Alexandre Dumas et cinq d'Eugène Sue. Même si ce catalogue ne contient que les 500 premiers numéros d'un fonds plus étendu, et s'il ne retient probablement que les titres les plus prisés, il témoigne donc de deux évolutions : d'une part la perte de l'audience de masse de la poésie romantique, tendance que confirme en France les listes de best-sellers établies par Martin Lyons²⁷ ; d'autre part la pérennité en librairie des anciens membres des cénacles romantiques (Mérimée, Sainte-Beuve et Vigny entre autres), désormais excellents « investissements » pour un cabinet de lecture.

La rareté des catalogues conservés – librairies, librairies d'abonnements et cabinets de lecture confondus – et l'absence d'informations concernant les bibliothèques privées interdisent toute conclusion hardie sur la diffusion du romantisme à Liège. Contentons-nous de constater que, de façon générale, les libraires liégeois et leur clientèle se sont conformés, vis-à-vis des auteurs romantiques, aux choix de leurs confrères parisiens : grandeur puis décadence des genres « industriels » de la Restauration, percée du roman-feuilleton, et, du côté romantique, défiance d'abord envers les nouveaux venus, avant leur intégration progressivement plus massive dans les catalogues. Encore faudrait-il découvrir dans quelle mesure la contrefaçon des livres français en Belgique a agi sur cette contagion.

²⁷ Voir Martin Lyons, *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Promodis, 1987, pp. 77-105. Les chansons de Béranger font exception.

ANNEXE : CATALOGUES CONSULTÉS

Catalogue des livres par abonnement qui se trouvent chez J. Lenoir, rue Sœurs-de-Hasque, n° 284, à Liège (1827?).

Catalogue de la librairie P. J. Collardin, imprimeur de l'Université, n° 9 rue Pont d'Isle, imprimé chez lui-même, 1829. Deux suppléments.

Catalogue des livres de fonds et en nombre, de Fr. Lemarié, imprimeur-libraire, à Liège, près de l'Hôtel-de-Ville, Liège, Lemarié, 1829.

Catalogue de la Bibliothèque d'abonnemens de L. Duvivier, édité à Liège, chez Duvivier, librairie, n° 380, rue sur-Meuse, 1834.

Le même, mais la «Bibliothèque d'abonnement» a changé de nom pour celui de Duvivier-Sterpin. Imprimé à Liège, chez Havenel-Labrassine, 1837.

1^{er} catalogue du cabinet de lecture de M^{me} Veuve Castiaux-Massart, n° 41, passage Lemonnier (1842-1844?).